

Tsouyi voutre boton

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 43

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVEZ-VOUS UNE OPINION ?

NOUS parlons ici d'une opinion politique : Il faut en avoir une, surtout en époque d'élections. Le reste du temps, on pourrait presque s'en passer. C'est mieux, tout de même, d'en avoir une ; cela peut être utile, à l'occasion. Oh ! sans doute, il est des gens qui se font une opinion au pied levé, une opinion spontanée. En général, ce genre d'opinion est très changeant. Il se plie aux circonstances. C'est agréable, c'est commode, soit.

Il y avait jadis, dans une ville du canton, une maison de commerce dirigée par deux frères. La lutte était vive entre les deux partis politiques existant alors. Or, pour ne pas nuire à leurs affaires, les deux patrons, d'un commun accord, un jour, en prenant le café, décidèrent que l'un d'eux serait radical et le second libéral. Et, dit-on, la répartition des rôles ne donna lieu à aucune discussion : « Toi, tu seras libéral et moi, radical ». Et voilà la chose faite. Le commerce était sauvé.

Mais d'aucuns diront :

« Oui, c'est très joli de déclarer qu'il faut avoir une opinion politique. Laquelle ?... Ce n'est pas dans les journaux qu'on peut la trouver ; ils se contredisent tous, en général. Chacun clame : « Prenez mon ours, c'est le meilleur ! » On ne sait plus qui croire. »

D'autres ont pour opinion politique de n'en pas avoir, sous prétexte de ne pas aliéner leur liberté. Alors, ils votent tantôt blanc, tantôt noir, tantôt vert, tantôt jaune. Ils sont en perpétuelle contradiction. Ils se croient très forts et très malins et chantent, frondeurs : « O cœur des hommes libres !... » Ils oublient, les pauvres, qu'en matière d'élections ce dilettantisme politique ne rime à rien, surtout, n'aboutit à rien.

Au risque de se tromper, mieux vaut donc avoir une opinion, se rattacher à un groupement qui, seul, peut faire la force individuelle de chacun de ses adhérents.

Indépendant est un beau mot, qui a déjà suscité de grands dévouements, mais son sens a-t-il jamais été pleinement réalisé ? Peut-on être indépendant, ici bas ? Ne dépend-t-on pas toujours de quelqu'un ou de quelque chose ?

Ne nous payons pas de mots !

J. M.



TSOUYI VOUTRE BOTON

DJANISTE étai na bin bráva dzein. L'étai grandzi de monsu Pequeboû, et quand l'allève payi son fermadzo, ti lè z'an à la St-Martin, lo monsu l'invitâve adî à dinâ avoué li et pu madama Pequeboû. On sè redzoive onna annâte doureint de vère arrevâ Djanisté. Faut dere assebin que l'apportâve de l'erdzeint, et pu quaque bougreri que l'avant cru pè vè la ferma, dâi pomme rambou, dâi pere burâ, dâi resin, et dâi z'auto bon z'affère dinse. Lo dzo que Djanisté dèvesâi veni, lo marquâvant

dza dautrâi mâi dèvant dessu l'armana.

L'è que Djanisté, lo grandzi étai ion de cliâo coo quemet ein a pas doû ; adî de boûna, bon po la rebriqua, pouâve fère de cliâo rize à sè teni lo veintre. On l'oïa recaffâ du lo coutset de la Tor de Gâoza. Et on étai tot benaise de vère clli gros mor rodzo de Djanisté, avoué sè tiudre de djoûte, s'âovri tant qu'âi z'orolhie po recaffalâ, ein sè sacoseint lo veintre. Pouâve rire stisse, te possibllio âo bon Dieu !

L'autr'li, quand l'è arrevâ, l'a dinâ quemet de cotouma. Sa bouna frimousse sè dèteindyâi à mèsoura qu'agafâve lo fricot. S'eimblîiave que clli fricot tsezive dein on pouâ sein fond, sa panse gonclliâve, gonclliâve, sè djoûte vegnant asse rodze que lo drapeau dâo bataillon sat que l'ant-dèguenautsi d'no temps passâ, et son nâ clièrîve à allumâ na motsetta. Monsu et madama Pequeboû étant tot benhirâo de lo vère dinse guié, la dama principalement que l'étai de l'auto côté de la trâbllia, drâi dèvant li, risâi de bon tieu de lo vère.

— T'einlèvâi po on pansu de Djanisté ! desâi lo monsu. On derâi lo syndic dâi pècllio !

Et faillâi rire.

Lo brâvo Djanisté sè bete à rire, à recaffâ que son veintre breinnâve quemet on tsè de fein dein onna croûte tserrière.

Tot d'on coup, la dama fâ : — « Aïe, mon Dieu ! » et sè reinvesse ein derrâi su sa chôla qu'on arâi djurâ que l'étai morta, sein retrovâ son socclio. L'a faliu lâi fière dein lè man et lâi fère acheintre dâo venaigro, tant qu'à la fin l'a pu râovri lè get.

— Estiusâ mè bin, fasâi Djanisté, l'è pas fé à de bon. L'è monsu que m'a fé rire assebin !...

L'è su que l'étai monsu Pequeboû que l'avâi fé rire, et lo pouïro grandzi, serrâ dein son gilet quen'avâi pas osâ dèbotounâ quemet fasâi de cotouma, sè sarâi ètoffâ se, per bouneheu ion dâi boton n'avâi pas châtât.

Et l'étai clli boton que l'avâi fusâ râ quemet on obus d'artilieri que l'avâi fié la dama âo crâo de l'estoma et que lâi avâi copâ lo socclio.

Marc à Louis.

LETTRE DE LA MI-OCTOBRE

L'ANNEE, à peine est à son déclin ; la fée qui préside à la distribution des ors et des cuivres de l'automne n'a pas encore promené son char triomphal d'où se répandront sur nos forêts, sur nos vergers et dans nos futaies, ces merveilleuses splendeurs qui nous réconcilient avec l'année expirante, que déjà de toutes parts, apparaissent les almanachs.

Les almanachs patriotiques, les almanachs philanthropiques, almanachs politiques, almanachs littéraires, religieux, pittoresques, pour les enfants, almanachs sérieux, almanachs pour rire, almanachs bleus, jaunes, verts, rouges, almanachs aux couvertures multicolores, c'est une variété si riche qu'on voudrait pouvoir les acheter tous et qu'on oublie que leur apparition marque la chute d'une année dans le passé.

Ils sont là, aux devantures des magasins, les almanachs avec leurs illustrations soignées, leurs belles reproductions de photographies, leurs contes, leurs nouvelles, illustrées elles aussi, parfois par quelque artiste du pays, leurs conseils, leurs recettes culinaires, leurs prophéties ; des

caricatures aussi, des anecdotes, des bons mots, des jeux d'esprit avec concours.

Ils nous promettent des éclipses et du beau temps. Tout est séduisant dans une année à vivre et dans les promesses d'un almanach.

En attendant leur réalisation, l'almanach remplit sa tâche qui est de divertir et d'enseigner ; et puis, il a atteint actuellement, une portée plus haute encore, il tend à développer le bon goût littéraire et artistique, la conscience morale et tout ce qui peut ennoblir l'âme.

L'almanach s'insinue partout, il est si vieux, si familier, si connu et pourtant toujours nouveau, qu'il est accueilli partout avec plaisir. Il entre dans tous les intérieurs, dans tous les milieux ; il est le livre de ceux qui n'ont pas de livres ; d'un bout de l'année à l'autre et jusqu'à ce que paraisse son successeur il est lu et relu, aimé et conservé.

Dans nos campagnes, il forme une sorte d'encyclopédie et l'on discutera d'un fait mentionné dans tel almanach de telle année que l'on consultera encore et encore, à nouveau.

La ménagère y note ses lessives, ses confitures et ses conserves, la somme de ses plantons et les semences de son jardin, dans la colonne du calendrier que l'éditeur a la bonne idée de lui réserver.

L'almanach rappelle aux vivants les disparus de l'année écoulée et cette nomenclature qui ne manque pas de mélancolie apportée à ceux qui demeurent, une émotion attendrissante ; leur pensée s'en va un instant à ces morts qu'ils ont connus de près ou de loin, aimés et vénérés, dont l'almanach propage et ravive le souvenir, ajoutant ainsi à son irrésistible puissance.

Mme David Perret.

Heures passionnées, par Michel Epy. — Un volume in-16, Prix : 7 fr. 50. En vente chez Eugène Figuière, éditeur, 17, rue Campagne-Première, Paris ; aux Editions Littéraires, 33, rue de Bourg, Lausanne, et dans toutes les bonnes librairies.

L'auteur du « Nouvel Homme », de « Petite Ame » et de tant d'autres œuvres émouvantes et tendres, s'est plu à faire de ce nouveau livre comme un bréviaire, une suite de méditations sur les étapes de l'amour.

Toutes ces heures qui passent, les tristes et les joyeuses, les mélancoliques et les triomphantes, elles évoquent ici — avec quelle ardeur ! — les moments les plus précieux de nos vies, les instants d'ombre et de lumière où passa notre propre aventure.

Il faut lire dans le silence du souvenir, de l'attente ou du rêve ces pages suggestives et fiévreuses, particulièrement sur « le pressentiment de l'amour », le chapitre intitulé « comment vint l'amour » et ces quatre « lettres d'amour » si vraies, si poignantes, où l'on ressent, comme une blessure, tout ce qu'il y a de tragique dans la passion qui s'en va.

Ainsi, de votre cher amour, les voici toutes vives, les heures pathétiques que la vie exaltée du cœur aurait tant voulu retenir et marquer d'un sceau d'éternité !

Le paysan et le cordonnier. — Un bon paysan entre avec son fils, un jeune gars de douze ans, dans la boutique d'un cordonnier.

— Il me faudrait, dit-il, une paire de bottines pour le petiot que voici.

— Fort bien, répond le marchand, quelle est sa pointure ?

— Il n'en a point de pointure, fait notre brave rural. Jusqu'ici, il a toujours marché pieds nus.